CRIME PARFAIT

PIERRE-JEAN RÉMY

LE VICOMTE ÉPINGLÉ

ROMAN



MERCURE DE FRANCE

83
47-48

COLLECTION « CRIME PARFAIT »
dirigée par Jean Marcilly ISSN 0751-1310

Dans la même collection

Roger Peyrefitte, *La soutane rouge.*
Guy des Cars, *Le faiseur de morts.*
Suzanne Prou, *Les amis de Monsieur Paul.*
Jean Lartéguy, *L'or de Baal.*
René Barjavel, *La peau de César.*
Pascal Lainé, *Plutôt deux fois qu'une.*

8° y²
99966
(6)

822

LE VICOMTE ÉPINGLÉ

DU MÊME AUTEUR

ALBIN MICHEL

Orient-Express, *roman*
Don Giovanni, Mozart-Losey, *essai*
Pandora, *roman*
Don Juan, *roman*
Orient-Express II, *roman*

LE CYGNE

La petite comtesse, *essai*

FLAMMARION

Le dernier été, *roman*
Comédies italiennes, *roman*

GALLIMARD

Le sac du palais d'été, *roman*
Une mort sale, *roman*
Ava, *roman*
Mémoires secrets pour servir à l'histoire de ce siècle, *roman*
Rêver la vie, *roman*
La figure dans la pierre, *roman*
Les enfants du parc, *roman*
Les nouvelles aventures du chevalier de La Barre, *roman*
Cordelia ou l'Angleterre, *roman*
Salue pour moi le monde, *roman*
Un voyage d'hiver, *roman*
Urbanisme, *poésie*

GARNIER

Si j'étais romancier, *essai*

JULLIARD

Et Gulliver mourut de sommeil, *roman*
Midi ou l'attentat, *roman*

MERCURE DE FRANCE

La mort de Floria Tosca, *souvenirs*

RAMSAY

Callas, une vie, *essai*

LA TABLE RONDE

La vie d'Adrian Putney poète, *roman*

PIERRE-JEAN RÉMY

Le vicomte épinglé



MERCURE DE FRANCE

MCMLXXXV

DI - 28-06-1985 - 17410



ISBN 2-7152-1353-0.
© MERCURE DE FRANCE, 1985.
26, rue de Condé, 75006 Paris.
Imprimé en France.

pour Sophie.

I

Le jour d'avant

Où l'on voit aussi beaucoup de gens s'intéresser à un seul homme...

Comme toutes les fois qu'il couche dans sa maison de Chènevière, Denis-Armand Detraz s'est réveillé à six heures trente du matin. Le soleil perce déjà à travers les larges persiennes de cette chambre faite pour qu'on en voie, dès l'aurore, les premiers rayons.
— Tu t'en vas ?

Près de lui, le corps nu et sombre de Delphine. Delphine, petite fille des bords du lac, papa banquier rue des Granges et arrière-grand-père banquier avant lui, dont la peau a les reflets de bronze d'une déesse venue de très loin : c'est peut-être à cause de ces couleurs fauves que Denis-Armand Detraz, fauve lui-même autant que chasseur, l'a choisie parmi les filles de famille de la Vieille-Ville, lui qui ne part cependant jamais en chasse que dans la jungle interlope des filles de cabaret, des starlettes en mal de films qu'elles ne feront jamais et des modèles qu'un David Hamilton choisit parce qu'elles ressemblent à ses propres photos.
— Tu ne vas pas déjà partir ?

La main de Denis-Armand — vicomte Detraz et Suisse comme on n'ose s'affirmer Suisse que lorsqu'on vit à Paris, à New York ou dans un manoir normand — se pose sur l'épaule dorée qui sent encore les mille et un Guerlain dont il s'est amusé, la veille, à l'asperger avant de l'aimer brutalement, à sa manière à lui, de grand rapace.

— Tu sais bien que nous sommes mercredi...

Il s'était donné cette nuit de repos à Genève et la soirée qui avait précédé parce que, tout l'après-midi, avec Bignens — qui dirige près d'Annemasse la minuscule usine de composants électroniques où s'effectuent dans le plus grand secret les recherches bien précises dont il ne saurait être question ici — il avait fait le tour du problème des brevets américains pour en trouver enfin la solution. Mais la soirée est finie, la nuit s'achève et les bras que Delphine tendait vers lui retombent lentement.

— Je te vois la semaine prochaine, n'est-ce pas ?

Le sourire de carnassier de charme de Denis-Armand.

— Dans un mois, dans un an, quelles seront nos amours...

Pareil au héros d'un roman allemand qui racontait lui aussi, mais au début de ce siècle, la vie d'un capitaine d'industrie, le vicomte Detraz ne sait par cœur qu'une demi-douzaine de citations — Racine, cette fois, en l'occurrence — mais qu'il sait toujours placer à propos.

— Tu vas me manquer, Mandi...

Car on l'appelle Mandi, le jeune vicomte Detraz, quand on prétend l'aimer, ou être du nombre de ses intimes.

— Toi aussi, Delphine...

Nu sous la douche glacée — un luxe ultime qu'il s'offre aussi chaque matin —, Mandi peut encore apercevoir dans l'entrebâillement de la porte de la salle de bains le corps de Delphine de Villars étendu sur les draps défaits.

A la même heure, place Clichy, un homme en complet sombre, les traits tirés par l'heure matinale, s'est approché du comptoir du café Wepler, en face de la station de métro. Il tient sous le bras un numéro du journal *Paris-Turf* plié en huit et, sans lever les yeux vers le serveur, commande un express et deux croissants.

— Vous êtes Guillaume ?

L'homme ne s'est pas retourné. Légèrement penché en avant, il a achevé le geste de sucrer son café et a remué deux ou trois fois la cuiller dans la tasse. Puis il s'est redressé :

— Vous êtes Tonio ?

Le deux hommes, alors, se sont fait face : le numéro de *Paris-Turf* que tenait le nouveau venu était également plié en huit. On devinait pourtant le titre : « Aujourd'hui, à Longchamp ».

— Si nous nous asseyions dans un coin, nous serions mieux pour causer.

Tenant à la main sa tasse et les deux croissants, celui qui avait répondu au nom de Guillaume a suivi son interlocuteur jusque sur une banquette de moleskine défoncée. Il a alors allumé une cigarette.

— Je vous écoute, a-t-il lancé en soufflant une première bouffée de fumée.

La rencontre n'avait pas duré longtemps : à peine dix minutes après, Tonio — de son véritable nom Antonio Zuchini — pénétrait dans l'arrière-cour d'un atelier d'artiste un peu plus haut dans l'avenue de Clichy. Il n'avait plus à la main son numéro de *Paris-Turf* mais tenait une enveloppe brune cachetée d'un ruban translucide autocollant.

La grosse femme qui servait à la fois de concierge et de femme de ménage s'interposa :

— Vous cherchez quelque chose ?

Elle avait un foulard noué sur la tête comme dans un film des années cinquante et l'Italien, surpris, s'arrêta :

— Monsieur Leverrier..., murmura-t-il, comme s'il avait hésité à prononcer un nom.

La concierge haussa les épaules.

— C'est la porte en face, sous la verrière. Mais à cette heure, m'est avis que...

Elle n'avait pas achevé que la porte de l'atelier s'était ouverte et qu'un grand jeune homme aux cheveux trop longs, vêtu d'une blouse blanche, s'adressait au visiteur.

— Viens, Tonio : je t'attendais.

Surprise et bougonne, la grosse femme haussa derechef les épaules et rentra dans sa loge.

Cependant qu'après avoir introduit l'Italien et jeté un regard rapide en direction de l'enveloppe brune, Étienne Leverrier, peintre médiocre et anarchiste sans conviction, se dirigeait tout de suite vers le téléphone.

— Si tu permets, je vais quand même les prévenir que tu as les papiers.

La sonnerie du téléphone retentit longtemps avant qu'on décrochât à l'autre bout du fil.

— Tout va bien, remarqua seulement le correspondant de Leverrier après avoir écouté les quelques phrases que le peintre aux cheveux filasses et trop longs avait rapidement prononcées.

Une femme était étendue près de lui, dans la pénom-

bre de ce studio clair des beaux quartiers : les cheveux en désordre, le maquillage à demi effacé, elle cherchait déjà une cigarette à côté d'elle sur la table de nuit.

— On sait ce qu'il a fait, hier soir ?

L'homme à la carrure de maître-nageur qui écartait d'un geste agacé la fumée en traîne vers lui, haussa les épaules :

— Que veux-tu qu'il ait fait ? La Delphine, bien sûr.

La femme tira une nouvelle bouffée de cigarette avant de l'écraser, à peine entamée, dans le cendrier à portée de sa main.

— La garce..., murmura-t-elle.

Puis, plus bas :

— En voilà une dont j'aimerais voir la tête qu'elle fera après.

Elle avait insisté sur le mot *après*.

Denis-Armand Detraz s'est pourtant attardé un moment devant le lac. Il est tôt, encore, et la journée est très jeune. Des brumes lentement se dissipent, et il y a l'appel, très loin, d'une cloche : temps suspendu, un autre temps. Soudain, le silence absolu de cette longue surface bleu pâle et très claire, le silence des rives aux herbages si parfaits qu'on dirait des pelouses, le calme de ces pelouses si drues qu'elles ressemblent à des herbages, le silence de la haute maison blanche derrière lui — la maison où Delphine de Villars s'est rendormie —, ce silence du lac et de l'air alors que le soleil est si neuf encore, éclate, dans le tonitruant vacarme des mouettes.

Et Denis-Armand, qui a déjà revêtu l'habit de sa fonction, le costume trois pièces taillé à Saville Row

et la chemise de Hilditch and Kay qui porte, si discrètement, les initiales D.A.D. brodées sur la poitrine, sent un grand souffle de tendresse et de souvenirs lui revenir au cœur : la maison haute et blanche, le lac et les cousines, Paméla la très brune, qui revenait d'Amérique, les rires dans le pré, le grincement d'une balançoire au portique repeint de neuf et de blanc chaque année.

— Mandi ! Mandi !

Des voix venues de plus loin encore que la cloche qui tinte toujours sur le lac. Mais il y a aussi la montre, à son poignet gauche, à laquelle le vicomte Detraz jette un coup d'œil rapide.

— Bon Dieu ! Déjà !

Il a juré entre ses dents.

Pierre, le chauffeur à l'accent plus vaudois que nature, a déjà amené la grosse Mercedes beige devant le perron et c'est en courant que Denis-Armand remonte la pelouse.

D'autres, au contraire, à cette heure encore matinale d'un jour de février frileux, rentraient seulement chez eux :

— La nuit a été longue, Monsieur Max.

Le croupier du club de la rue de Suresnes secoua la tête :

— Longue, oui... Et pas drôle !

— Pas de gros jeux, ce soir ?

C'était sur le zinc du café du boulevard Malesherbes où il prenait un dernier marc avant d'aller se coucher.

— Pensez donc ! Le vicomte Detraz était encore à Genève. Quand il n'est pas là, les jeux traînent, c'est le moins qu'on en puisse dire !

— Mais il rentre ce soir. Sa secrétaire m'a appelé hier matin...

Le croupier vida d'un coup son petit marc.

— Vous, on peut pas dire, vous êtes au courant de tout !

— Sa secrétaire m'a appelé hier : elle avait encore un P.V. que je lui ai fait sauter.

M. Max siffla d'admiration.

— Ça, on peut pas dire, Monsieur l'inspecteur, mais c'est utile d'avoir quelqu'un comme vous dans ses relations !

Le policier en civil eut un petit rire amusé :

— Oh ! moi ! Je ne suis que la plus petite roue d'un bien gros carrosse.

Il n'empêche que si l'inspecteur Ladet était tous les matins à l'angle de la rue de Suresnes à guetter les derniers joueurs qui sortaient du célèbre cercle de jeu, c'était par ordre exprès de son chef, qui, par des voies hiérarchiques ambiguës mais redoutablement efficaces, n'était autre qu'un chef de division du ministère de l'Intérieur.

Ce dernier, debout dès sept heures du matin, composait pour la quatrième fois le même numéro de téléphone toujours occupé.

— L'imbécile..., grommela-t-il. Il sait bien que je dois l'appeler.

Lorsque enfin la sonnerie se déclencha, on mit longtemps à décrocher. Mais ce fut bien la voix qu'il attendait qu'il entendit.

— Allô, Guillaume ?

— C'est moi, Monsieur.

— Vous savez qu'on s'interroge beaucoup sur la santé de notre ami. Je dirai même qu'on commence à s'inquiéter ; pour ne pas dire s'impatienter...

Il y eut un petit rire au bout du fil.

— Dites à vos amis de ne pas trop s'inquiéter de notre ami : tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles.

— Ce qui veut dire ?

— Ce qui veut dire que je vais de ce pas au rendez-vous prévu. Que j'ai l'argent et que la dame en question a fait très exactement ce qu'on lui demandait de faire.

Soulagé, le chef de division du ministère de l'Intérieur soupira.

— Et nous, qu'est-ce qu'on ne nous fait pas faire ?

Le rire de son interlocuteur :

— Quel est l'écrivain du siècle dernier qui faisait dire à un de ses héros : « Je fais un sale métier, mais au moins je le fais salement » ?

Le chef de division Demoine, qui n'avait pas lu Georges Darien et son « Voleur » ironique, haussa les épaules en raccrochant. Un nommé Guillaume et un fonctionnaire de police, un truand italien, un peintre anarchique, une jeune femme brune et son amant : ils étaient déjà six, à s'intéresser à Denis-Armand Detraz, ce matin-là. Et ce n'était qu'un commencement...

La grosse Mercedes beige du vicomte Detraz s'est arrêtée au passage à Pregny pour prendre Bignens, qui attendait à la porte de sa villa. Et la voiture roule maintenant vers l'aéroport de Cointrin. Sur le lac,

des brumes encore, qui se dissipent. Bignens s'éponge le front malgré la fraîcheur de l'air. Les choses, lentement, se mettaient en place. Bignens qui, à côté du jeune vicomte sur la banquette arrière de la grosse Mercedes, se bat encore pour survivre.

— Mais vous savez bien que si les Américains refusent de renouveler les brevets, nous somme fichus !

Denis-Armand Detraz sourit, lointain, sans regarder l'homme à côté de lui qui s'éponge le front.

— Eh bien, nous nous reconvertirons. Le nucléaire est un arc-en-ciel qui peut nous en faire voir de toutes les couleurs, vous le savez bien.

Bignens manque s'étrangler.

— Vous prenez cela avec une désinvolture...

Mais cette fois, la voix de Denis-Armand Detraz devient coupante.

— Les ateliers d'Annemasse sont à moi, non ? Et les laboratoires aussi, que je sache ? Alors, vous me permettez d'aborder les problèmes qui se posent à moi avec l'attitude que je désire, non ?

Bignens, vieux cheval de retour, sait qu'il n'a plus rien à dire. Et jusqu'à l'arrivée de la grosse Mercedes à l'aéroport, il se tait. Lorsque la voiture s'immobilise devant le perron et les portes de verre, c'est le vicomte qui murmure seulement, du bout des lèvres :

— Je vous remercie de ce bout de conduite. Pierre vous raccompagnera en ville.

Il tend la main à Paul Bignens qui bredouille quelque chose, veut se pencher à l'extérieur de la voiture, sortir, peut-être accompagner le vicomte jusqu'à la salle d'attente, mais Denis-Armand a déjà claqué la portière derrière lui.

Une portière, ailleurs, claque aussi.

Celui qui s'est fait appeler Guillaume a arrêté un taxi en haut de la rue de Clichy et a donné une adresse dans le bas de l'avenue Marceau. Assis à l'arrière de la Citroën aux coussins défoncés, il glisse le numéro de *Paris-Turf* à l'intérieur de la serviette qu'il a prise en passant chez lui, puis la referme soigneusement. Il a alors un petit rire : au fond, tout cela l'amuse prodigieusement.

« Les imbéciles, pense-t-il presque à haute voix : s'ils savaient ce qu'ils font ! ».

Cette ronde de rendez-vous matinaux, la course contre la montre dans Paris que gagnent déjà les embouteillages de l'ouverture des bureaux : il pense aux jeux de piste de son enfance, lorsqu'il était boy-scout à Chevigny.

Chevigny ! Un autre souvenir ; le collège, les bons Pères... Et celui qui se fait appeler Guillaume a un nouveau sourire : décidément, tout cela est très drôle.

Car ils sont tous en place...

Dans son bureau qui fait l'angle de l'avenue du Président-Wilson, l'homme d'affaires avec lequel Guillaume a rendez-vous n'a, lui, nulle envie de rire : ils sont sept, ils sont huit, maintenant, à s'intéresser au vicomte.

En face de lui, son plus ancien camarade, polytechnicien comme lui, hoche la tête :

— Si ce Guillaume ne vient pas, l'affaire est cuite.

Mais le responsable du secteur financier de la grande banque privée souhaite autant se réconforter lui-même qu'il veut rassurer son ami.

— Je te dis qu'il ne peut pas ne pas venir.
— Il en sait trop, maintenant !

Pourtant, à lui non plus, ce Guillaume ne plaît pas, avec son sourire amusé, et puis surtout ses raisons qu'il ne comprend pas.

— Je peux te poser une question ? demande-t-il enfin.
— Je t'écoute.
— Tu le paies... cher, notre bonhomme ?

Celui pour qui l'argent qu'il verse aux autres, demeure, au sein du groupe Detraz, le seul moyen de conserver le pouvoir perdu ouvre les deux mains en signe d'impuissance et rectifie sa cravate mauve à points rouges.

— Très cher, oui...

Rassuré, le responsable du secteur financier de la grande banque privée qui a, jusqu'à ce jour, collaboré sans faille au succès du vicomte, soupire.

— Alors, ceci explique cela...

L'argent vous donne toujours toutes les bonnes raisons du monde...

Cependant, cette journée ordinaire de la vie de Denis-Armand Detraz suit son cours.

Si le vicomte était si pressé de quitter le directeur de son usine d'Annemasse, c'est qu'il savait que Howard l'attendait au bar de l'aéroport devant l'une de ces tisanes pâles qu'il boit tout au long du jour et qui lui donnent cette mine de parchemin, les lèvres minces, les paupières qui tombent d'un éternel endormi toujours sur le qui-vive.

— Tout s'est bien passé, hier ? interroge l'Américain aussitôt qu'il a serré la main du vicomte de ses petits doigts maigres et qui craquent.

Detraz sourit, mais ses yeux ne bougent guère.

— On ne peut mieux...

— Votre Bignens a peur, n'est-ce pas ?

De nouveau le même sourire du jeune vicomte : la bouche seulement, dont les coins se relèvent en un pli aussi bien ironique qu'amer.

— N'auriez-vous pas peur, à sa place ?

Detraz a commandé un double express qu'il boit brûlant, sans sucre.

— Mais je ne suis pas à sa place, n'est-ce pas ?

Le sourire du jeune vicomte devient cette fois presque ironique : pour un peu, les yeux riraient aussi.

— Je n'ai encore pris aucune décision...

— Malgré l'avis très ferme des gens de chez nous ?

Howard veut dire : malgré la mise en garde de ceux qui, à Washington, à Sillicon Valley, à Minneapolis, tirent d'autres ficelles.

— En dépit du conseil de vos amis, oui...

Howard s'est mordu les lèvres. Il y a ce vieil ulcère qui, jamais, ne se laisse oublier ; et puis, il y a aussi la mission qu'on lui a confiée : convaincre. Convaincre ce jeune brasseur d'affaires que hors de la voie américaine, il n'est pas de salut. Mais Detraz éclate de rire. Puis, sur le même ton qu'il a eu pour s'adresser, un quart d'heure auparavant, à Paul Bignens effondré dans les coussins beiges de la grosse Mercedes :

— Jusqu'à nouvel ordre, il s'agit de mon argent et de mes usines, non ?

L'Américain esquisse une grimace :

— Et de nos brevets...

Mais Denis-Armand a un geste très vague de la main.

— Oh ! Vos brevets... D'ici deux ans, ils seront totalement obsolètes, vous le savez comme moi !

Howard le sait, en effet, comme le vicomte. Seul le pauvre Bignens conserve encore quelques illusions. Mais déjà le vol de Paris est annoncé et Denis-Armand se lève et s'incline un peu moqueusement devant son interlocuteur.

— Vous repartez tout de suite ?

Il l'a tout de même interrogé. Il a fait mine de s'intéresser à lui, à ses problèmes : resterait-il quelques instants encore, qu'il s'inquiéterait de l'ulcère de l'Américain pour le seul plaisir de voir l'étonnement de celui-ci devant semblable sollicitude.

— Je fais un détour par Zurich et je rentre en début d'après-midi.

Le rire du jeune vicomte éclate : presque un rire d'enfant, subitement.

— Zurich ! Pourquoi pas ? Après tout, il importe de ne pas mettre tous les œufs dans le même panier !

Mais Howard n'a nulle envie de rire.

— Ce n'est pas à vous, mon cher Denis-Armand, que je l'apprendrai.

Avoir beaucoup d'œufs, frais et gros, dans beaucoup de paniers : c'est la plus élémentaire précaution qui sert de ligne de conduite à Denis-Armand Detraz depuis qu'il a pris, voilà tout juste vingt ans, les rênes du pouvoir...

Tous en place : chacun à son poste, comme dans un film d'espionnage trop habilement monté par un cinéaste scrupuleux, soucieux de jouer la carte de l'authentique.

Les amis américains de Howard attendaient eux aussi à Paris son coup de téléphone.

C'était dans un bureau discret et insolite de la rue de Chevreuse, à Montparnasse, entre un collège de jeunes filles américaines et un marchand de matériel de peinture.

Lorsque la sonnerie retentit, ils furent deux à se précipiter vers le téléphone.

— Alors ?

Celui qui avait décroché interrogeait.

— Eh bien, notre ami ne peut encore rien dire.

— Ce qui veut dire que sa décision est prise ?

La voix de Howard hésite un instant.

— Vraisemblablement, oui...

— Dans ce cas-là, notre décision à nous sera également facile à prendre.

— Vous ne voulez pas dire que...

Le plus âgé des deux occupants du bureau de la rue de Chevreuse secoue la tête.

— Précisément, si. Je ne vois plus d'autre solution.

Devant lui, la lettre à en-tête du praesidium de la *Lewisboard,* à Minneapolis au milieu des silos à blé et des champs plats à l'infini.

— Je prends le risque, parce que j'ai ordre de le faire.

Un soupir de Howard :

— Eh bien, bon courage ! Moi, je passe par Zurich et je rentre le plus vite possible sur les États-Unis. Je n'ai aucune envie de me trouver à Paris au moment où vous entrerez en action.

Le plus âgé des deux Américains de la rue de Chevreuse a raccroché. Puis il s'est retourné vers le

très jeune homme aux grosses lunettes d'écaille qui, jusque-là, n'avait rien dit.

— Si les rats commencent à quitter le navire, c'est que nous pouvons foncer. Le cher vicomte n'en a plus pour longtemps !

Huit et deux dix : ils sont dix, désormais, à parler du vicomte Detraz, cette dernière journée de sa liberté.

Le vol Swissair de huit heures du matin à destination de Paris est un vol d'hommes d'affaires. Seules quelques femmes égarées parmi ces pingouins aux attachés-cases tristement indentiques hantent la cabine touriste. Mais en première, où le vicomte Detraz s'est installé, comme chaque fois qu'il prend un Boeing 707 quelque part à travers le monde, au dernier rang à gauche près d'une fenêtre, l'ambiance est sinistrement et exclusivement masculine. Six sièges encore de libres, mais le jeune vicomte sait que cinq messieurs aux mêmes lunettes d'écaille ou cerclées d'or arriveront à la hâte, un imperméable sur le bras et à la main, le même assortiment de nouvelles identiques contituées par *La Tribune de Genève*, *La Gazette de Lausanne*, *Le Figaro*, le *New York Herald* et le *Financial Times* dont seul le papier rose tranche avec la grisaille de bon aloi de ses confrères. Cinq messieurs à lunettes seulement, car le sixième sera Baudoin, rondouillard et ventripotent qui viendra s'asseoir à côté de lui, sans un signe de reconnaissance, avec simplement un sourire de totale et absolue connivence, puisque cela fait vingt ans que Baudoin, à ses côtés, joue tout à la fois les mentors, les confidents, les grands frères et les oncles à tout faire. Baudoin qui ne porte pas de lunettes, lui, Baudoin

dont il sait cependant, depuis la veille au soir et grâce à un banquier pas vraiment tout à fait suisse pour être si précieusement indiscret, les étranges manœuvres faites derrière son dos entre New York, Genève, Zurich, Minneapolis et Paris.

Baudoin qui arrive cependant, après trois messieurs aux attachés-cases trop prévus, avec son sourire de tous les jours et qui s'offre le luxe, lui, de ne lire qu'un roman à couverture blanche car il a déjà lu de la première page à la dernière et le *New York Herald*, et *le Figaro* et tous les autres ; Baudoin qui secoue la tête avec son bon rire du matin.

— Eh bien, Denis-Armand, et cette petite Delphine ?

Seul de tous les collaborateurs du vicomte, Baudoin a lancé des passerelles entre la vie publique de l'homme d'affaires et la vie privée du dandy, et c'est avec une immense gratitude qu'il se gardait pourtant bien de montrer que D.A.D., comme l'appellent ceux qui n'osent ni ne savent avoir recours au Mandi des intimes, accueillait jusque-là cette familiarité complice dont il savait se servir à l'occasion. Mais il y a eu hier les confidences du banquier pas assez suisse. Et Denis-Armand Detraz a pris sa résolution aussitôt qu'il a quitté les bureaux de la Compagnie Française du Léman. Aussi ne répond-il pas au sourire de Baudoin, mais lui lance seulement :

— J'ai vu Helminger, hier après-midi. Il m'a donné une copie de votre correspondance avec Walter.

Baudoin blêmit, mais sait qu'il n'y a rien à répondre ni plus rien à dire : ce sont vingt années de loyauté tempérées seulement de quelques gros péchés véniels qui s'effondrent d'un coup. Il se borne à serrer contre

lui le roman à couverture blanche qu'il tenait à la main.

— Ne vous en faites pas, mon vieux : on est tous passés par là un jour ou l'autre. Ou on y passera.

Pour la première fois depuis des semaines, une sorte de lassitude emplit le jeune vicomte. Jusqu'à Baudoin qui, à son tour, a flanché. Hier encore, il avait deux certitudes dans la vie : son homme de confiance et Marina, sa fiancée. Mais il y a eu la rencontre avec Helminger, et ce coup de téléphone de Buenos Aires, la conversation interceptée entre Marina et Donatelli, son père. Deux fêlures en une seule journée. Depuis, c'est pour Denis-Armand Detraz une sorte de vide vertigineux qui s'ouvre devant lui.

— Ne vous en faites pas, mon vieux, répète-t-il machinalement à Baudoin.

Mais son esprit est ailleurs.

Un dernier passager est encore attendu dans la cabine de première et c'est au moment où l'hôtesse va refermer la porte qu'une femme pénètre à son tour dans la cabine. Elle est longue, mince aux cheveux auburn et ressemble à presque toutes les femmes que Mandi a possédées entre deux conférences, deux avions, deux soirées familiales. D'ailleurs, le coup d'œil rapide qu'il échange avec elle montre bien qu'elle aussi l'a reconnu : toute sa confiance, toute sa lucidité revenues...

— Je me suis trompé, murmure Denis-Armand Detraz.

Et Baudoin, à ses côtés et qui le connaît si bien, n'a que trop bien compris ce qu'il voulait dire : ce n'est pas des notes que lui a communiquées le banquier Helminger que le jeune vicomte vient de parler.

Pour la première fois, le rondouillard et ventripotent Baudoin, qui a toute sa vie réussi le miracle de ne jamais transpirer ce qu'il appelle sa bonne graisse, sue à grosses gouttes.

Deux rangs devant le vicomte, la jeune femme aux cheveux auburn s'est légèrement détournée pour que le chasseur toujours à l'affût saisisse son meilleur profil.

Petites gouapes de la rue de Clichy, industriels à leur bureau, blondes un peu rousses prêtes à toutes les débauches, Américains, Italiens, Argentins : le tableau se précise en même temps qu'il devient plus confus.

— Je vous dis que c'est pas seulement par les bonnes femmes que nous arriverons à quelque chose !

Le gros Argentin, onzième comparse de cette matinée, qui vient de lancer une formule définitive, tire un petit cigare noir d'un mince étui et l'allume sous le nez de son interlocuteur qui tousse dans le nuage de fumée malodorante. L'Argentin rit :

— Je regrette que la fumée vous dérange, mais ça me dérange de ne pas fumer.

Puis, un ton plus bas :

— Outre la fille en question, j'ai deux hommes à moi qui suivent chacun de ses pas. Et croyez-moi, mon cher, ce Tonio que j'ai fait venir de New York tout exprès pour lui connaît son métier.

Le gros homme tire encore une fois, deux fois, sur son cigare. Son interlocuteur — ce même banquier qu'on a vu deux heures plus tôt dans un bureau du bas de l'avenue Marceau, le regarde avec étonnement.

— Vous devez bien le haïr !

L'Argentin est secoué par un rire énorme que la fumée avalée rend plus sonore encore.
— Le haïr ? Mais, mon ami, il m'a pris les deux choses auxquelles je tenais le plus au monde. Et croyez bien que celle qui comptait le plus pour moi n'était pas ma société, qu'il m'a pourtant volée aussi !

Vu de face, le gros Argentin, né à Milan de père sicilien et de mère sarde, ressemble à l'un de ces énormes monstres de pierre rongés par le temps, gargouilles baroques et crapauds géants qui hantent, en Toscane, des jardins baroques. Mais de profil, il acquiert subitement une étrange noblesse et c'est un grand doge pervers peint par Piero della Francesca ou Pisanello qui proclame au banquier français de la place de l'Alma sa si belle haine pour Denis-Armand Detraz, fiancé depuis deux ans avec sa fille Marina dont il sait bel et bien désormais — il est des retards répétés qui ne peuvent tromper — qu'il ne l'épousera jamais.

Cependant, la Mercedes blanche, qui n'est que le double un peu plus puissant, un peu plus neuf, un peu plus cher aussi, bien que pour le vicomte ces choses-là ne comptent guère, de la voiture beige de Genève, s'est arrêtée devant l'hôtel particulier de la rue d'Artois, et le concierge qui l'attendait à l'heure précise où elle est arrivée, s'est précipité vers la portière sans prendre le temps de reboutonner son gilet. Mais Victor Meullens était portier de l'hôtel de la rue d'Artois bien avant que le jeune vicomte et même le père du jeune vicomte, qui était le jeune vicomte d'alors, n'ait présidé de sa chaise sombre au haut dossier aucun de ces conseils d'administration qui, des Tramways Electriques voilà soixante-dix ans